

Gide et leurs vingt ans

Souvenirs et témoignages

Des deux textes inédits ici réunis, le premier est tiré des carnets de Robert Levesque (antérieurs au début de son Journal) et relate un épisode de 1922, alors que Robert Levesque allait sur ses dix-neuf ans (v. la Correspondance Gide-Levesque, P.U.L., 1995, p. 87). Déposé la Bibliothèque Doucet, ce texte fut recopié naguère par Marie-Madeleine Sutter-Levesque, spécialement à l'intention du BAAG.

Le second est une étude écrite par Jean Loisy vers sa vingtième année et dont l'envoi à Gide, en 1922, marqua le début de leurs relations (v. la Correspondance Gide-Loisy, BAAG n° 101, janvier 1994, p. 13). De ce texte, une copie dactylographiée est déposée à la Bibliothèque Doucet. Nous remercions Mme Loisy-Lafaille de nous avoir autorisé à le reproduire.

P. M.

ROBERT LEVESQUE

Voyage à Rouen avec Gide

(21-22 décembre 1927)

GIDE m'avait téléphoné le matin pour savoir si j'étais bien d'attaque, s'il n'y avait point de difficulté côté parents, et pour me donner rendez-vous à 3 h 45 à la gare Saint-Lazare. Il ajoutait d'emporter tout pour bien me couvrir, et moi je lui annonçais un conte tchèque que je lui montrerais, très intéressant.

J'arrive un peu en avance à la gare, mais Gide est à l'heure, il prend les billets. Un monsieur d'une trentaine d'années porte les deux valises, il me présente, Jean-Paul Allégret. Il nous laisse bientôt. Nous nous installons dans un compartiment où il y a déjà un bonhomme. Ailleurs, il y a plus de monde. « Le train est plein de jeunesse », me dit Gide ; à côté de nous un compartiment est plein de toute une famille, des petits garçons et des fillettes en noir. Ils tirent les rideaux. Je dis à Gide : « Ils ont fermé les rideaux parce qu'ils sont en deuil. »

Gide me demande encore quelles difficultés il y a eu pour ce voyage. Je lui dis que simplement on a trouvé que mon travail pouvait souffrir de cette absence. Je dis à Gide que mes parents m'ont surtout laissé partir parce que c'était avec lui. Alors il me dit : « Que diront-ils le jour où quelqu'un leur dira : "Comment, vous laissez votre fils partir avec André Gide ?" Ça arrivera sûrement. » Je lui dis que mes parents le confondent avec Max Jacob, un saint homme. Gide me dit que Max lui a écrit un mot très aimable, et qu'en même temps il a reçu l'album de la collection

Sachs (Bonjean a encore écrit à Gide pour le supplier, mais il est bien décidé à ne pas lui donner une ligne). Gide trouve les dessins de Max exécrables. Il pense qu'on ne peut rien de pire imaginer (il est là-dessus bien de l'avis d'Adrienne Monnier). Mais il a écrit quand même à Max (pour lui parler de ses dessins), l'assurant qu'il conservait toujours beaucoup d'affection pour lui. Gide se met à fouiller dans une valise pour atteindre des bouquins. Il a du mal. C'est en fouillant. Nous la rangeons ensemble. Je lui demande si c'est la valise d'Édouard. Il sort *L'amour qui n'ose pas dire son nom* de Porché, qui lui est dédié (« à André Gide en toute sincérité »). Il me demande si je l'ai lu ; je lui dis que je l'ai seulement feuilleté le jour de sa parution, sous l'Odéon, et que ça m'a paru intéressant. Gide en pense du bien, trouve le livre au moins honnête et sincère (il a même rencontré Porché au sujet de ce livre). Puis il sort un carton plein de papiers et de manuscrits. Il m'en passe un assez gros tapé à la machine, c'est une chose qu'il a reçue, anonyme. Je la lis. C'est une suite aux *Faux-Monnayeurs* : Édouard qui a aimé Olivier, Bernard, Georges, Boris, s'éprend de Caloub. C'est un récit très spirituel où on voit ce gosse qui peu à peu aime aussi. Très bonne description de toute la tendresse « maternelle » entre eux. Des travaux d'approche d'Édouard. Un jour Caloub arrive en boy-scout, nu sous sa chemise et sous sa culotte large. Il trouve le matin Édouard en pyjama (qui cependant la nuit n'a pas de pyjama...). Édouard passe la main sur la poitrine entre la chemise et la peau, sa main s'accroche aux boutons. Il baise la main de l'enfant. Puis comme Édouard donne de bons conseils à Caloub, tous les soirs il vient après le lycée, avec la permission de sa famille, faire son travail chez Édouard. Et quand Caloub est parti, il y a le divan où il s'est assis, le livre qu'il a tenu. En suite du récit il y a toute une série de notes et de remarques qui sont des remarques vécues d'homosexualité. Très remarquable. L'auteur de ce mémoire qui paraît être un médecin pense que les enfants ont au moins autant besoin d'amour et de caresses que les grands, et qu'il vaut mieux, au lieu d'une cousine ou d'une putain, l'amitié d'un aîné, tellement plus délicat et qui en même temps fera faire des progrès à l'enfant, car selon cet auteur il y a des bornes aux caresses. Il fait remarquer aussi que les filles entraînent on sait quelles maladies, que la masturbation, seul, tellement vide et cérébrale, amène la tristesse, tandis que l'amour large et fraternel d'un plus grand ou d'un camarade donnent une libre expansion, une pleine santé. Il connaît une statistique d'après laquelle dans les écoles les meilleurs élèves seraient ceux justement qui ont un ami. Il fait remarquer que si le sport ne propage rien de solitaire, il entraîne beaucoup à des épanchements naturels ainsi que le scoutisme. Il pense ainsi qu'un enfant à partir de huit ans connaît le plaisir et que même

déjà à ce moment il sait tout de suite que ce n'est pas le pervertir que l'aimer, mais au contraire lui donner ce qu'il désire et pour sa joie et son développement. Et selon lui, ça durerait à peu près jusqu'au service militaire, et alors on pourrait devenir hétérosexuel, sans avoir été gâché ni physiquement ni moralement par les filles. Je demande à Gide son avis là-dessus, il me dit : « Mais oui... pour toi, la question est différente... » Enfin tout ce morceau m'a beaucoup plu, il est rempli de détails, très excellents.

Gide se met à lire *Tamango* (c'est un conte de Mérimée dans un gros bouquin qui a l'air d'en contenir beaucoup et dont je ne connaissais que quelques uns, *Colomba* et les trois suivants). (*Deux ans après il m'avoue voir dans Tamango le scénario d'un film.*) Je regarde Gide lire, ou je ferme les yeux. Sous son manteau il m'a pris la main qu'il serre ou caresse, et qu'il quitte pour tourner chaque page... Quand il a fini il me demande ce conte tchèque que je dois lui montrer. Je le tire de ma valise, et Gide qui aime mieux lire seul, me demande si je veux regarder le livre de Porché. Je commence par dire que ça ne m'intéresse pas. Puis je le prends, et j'en lis cinquante pages (Gide m'a demandé de n'en pas montrer le titre). Ça me passionne. On a tout de suite l'impression d'une œuvre sincère, écrite sinon avec sympathie, du moins avec justice. Il commence par exprimer l'état d'âme en 1895, où Zola avait reçu des confidences écrites d'un Italien à ce sujet, lui permettant d'en faire quelque chose. Il n'avait pas osé à cause de l'opinion. L'histoire de Wilde était un scandale général. Quand Marcel Schwob avait fait une pétition pour diminuer la peine de Wilde, personne n'osait l'appuyer. Verlaine, lui, qui avait eu une grande aventure, était pourtant admiré et respecté par les jeunes. Alors il y avait une exception pour ce seul grand artiste. Mais en 1902 il y a *L'Immoraliste* (qui dit tout pour ceux qui savent lire) et puis Proust, l'apparition un peu avant la guerre de Charlus, alors tous les salons se scandalisent, lisent à haute voix des passages, cherchent les clés, etc... Porché se demande comment les professeurs faisaient pour sembler ignorer ce qui se trouvait si courant dans les textes latins et grecs, et il cherche aussi les rares allusions que nous trouvons dans notre littérature avant Balzac, à ce sujet (il cite aussi Shakespeare, Virgile...). Gide au bout d'un moment s'arrête du conte tchèque (je lui avais expliqué notre intention, s'il l'aimait, d'en faire une bonne traduction) ; il me dit qu'il ne trouve pas ça bon, ce qui est une condamnation radicale... Il me parle de Porché qu'il a entretenu au sujet de son livre. Il me montre une série de papiers qui ne sont pas encore au point et dans lesquels il ajoute des choses à l'argumentation de Porché, surtout Dante (Gide le cite dans la traduction de Lamennais qu'il avoue préférer) et il dit aussi dans un autre passage que

Corydon n'a pas été écrit par lui comme quelque chose de personnel, mais mieux que ça, comme quelque chose qu'il pense être la vérité. Je le questionne sur différentes choses (ce que je fais toutes les fois qu'on est ensemble) ; je lui demande son avis sur un livre, un homme ; il me dit : « Tu veux toujours de moi des jugements, et je ne juge pas. Je sais à peine ce qui est bien ou mal. » Au sujet d'André Berge, je lui demande s'il est bien. Il me dit : « Oui », et il ajoute en riant : « Ah ! Ce que tu entends par "Bien" ! »

Nous approchons de Rouen. Un des enfants en deuil dit voir la Seine. Le voyage n'a pas duré deux heures et Gide a été exquis tout le temps.

Nous cherchons un porteur ; Gide laisse à la consigne sa plus grosse valise. Le porteur doit avoir 18 à 19 ans ; grand, mince, si charmant que Gide me dit que nous allons à pied pour l'avoir un moment avec nous. Nous descendons la rue Jeanne d'Arc. Rouen tout de suite m'est bien sympathique. Beaucoup de monde dans les rues et sur les artères de cette grande rue quelques autres, petites, qui promettent en beauté. Nous arrivons à la rue du Gros Horloge (maintenant on l'appelle rue de la Grosse Horloge, ce qui exaspère Gide). Nous allons à l'Hôtel du Nord, où déjà est retenu ce qu'il faut. (Gide m'a dit après qu'il était venu à cet hôtel, parce que la dernière fois il y avait vu un groom charmant ; il s'est renseigné, mais il est maintenant au Café du Théâtre). Nous gagnons les chambres où nous posons nos affaires. Puis nous partons pour un tour de ville. La rue du Gros Horloge est très curieuse avec cette énorme horloge dans une tour qui traverse la rue, et sur les côtés de cette rue d'autres plus petites et tortueuses descendent. Nous arrivons à la cathédrale que Gide a tout de suite voulu me montrer. L'aspect est saisissant, dans la nuit, de ces sculptures et de ces tours. Hardiesse, complications, qui prennent un relief plus blanc. Nous entrons, quelques lampes électriques éclairent la nef, Gide le déplore. « Que c'est laid l'électricité. Ça fait des trous. » Dans une chapelle il y a quelques cierges. « C'est tellement plus beau la lumière des cierges. C'est à la fois doré et tremblant. » Nous ne restons qu'un instant dans cette cathédrale. Gide me fait seulement remarquer les ogives de la nef qui sont à deux étages. Il semble, me dit-il, qu'on ait pensé après coup que ce n'était pas assez haut. Dehors il me montre la flèche qu'on a mise, qui est en zinc et qui étonne un peu. « C'est le rêve d'un chaudronnier fantaisiste », disait Flaubert.

Nous déambulons dans les vieilles rues. Beaucoup de maisons normandes avec des lattes de bois, noir ou marron sur fond blanc et des toits pointus. Nous entrons aussi dans la cour du palais de Justice. Très belle allure dans la nuit, surtout l'escalier à droite qui réunit la force, la grâce et la simplicité. En effet très étonnant dans la nuit. Gide me montre des fe-

nêtres et me dit : « C'est là que j'ai été juré pendant toute une année. » Nous passons encore sur une vieille place aux maisons sombres et antiques ; il y a là la Bourse du Commerce et au-dessus une sculpture qui paraît-il est très amusante. Nous la regardons, mais ne la voyons pas. (Gide se rappelle seulement qu'une fois avec Curtius, il en avait beaucoup ri.)

Il y a aussi sur cette place un passage couvert, très ancien. Nous regardons ce qui se joue dans les cinémas. Puis nous arrivons sur les quais. Là, on achète *La Dépêche*, pour connaître les programmes des cinémas. La marchande nous raconte que ce matin on n'avait pas les yeux assez grands pour voir, entre 5 et 8 h, tous les accidents qu'il y eut. (En effet, comme à Paris, il y avait eu à Rouen un verglas effrayant...) Nous continuons à nous promener, mais maintenant nous cherchons un restaurant. Gide s'arrête aux portes des meilleures maisons et il regarde le menu. Il entre même dans un endroit, rien que pour voir comment il est chauffé. Nous décidons d'aller dans le plus grand cinéma où l'on joue une période du *Napoléon* d'Abel Gance. (Dans un autre, on jouait *Le mécano de la Générale*, mais Gide l'avait vu la veille même...) Nous voyons d'assez nombreux types intéressants. Gide me dit ceux qu'il trouve charmants et il me demande de lui montrer quel genre de types me fait trembler. À la fin nous entrons dans un restaurant derrière le théâtre, appelé *Balthazar*. Il n'y a pas grand monde, et les bonnes ont assez l'air putain, et aussi elles semblent se ficher des clients. Après le potage, Gide a envie de se laver les mains, mais comme je suis avant allé au lavabo, il me demande s'il est confortable. Je dis non, alors il me dit : « Eau froide, etc... » Il n'y va pas. Il commande une bouteille de Poulet-Canet. Et il me demande de lui parler de mes frères. Il pensait que je n'en avais que deux. Je lui dis que celui de 17 ans ne me ressemble pas du tout, qu'il est très bon dans les affaires, et qu'il aime surtout la danse. Il me demande s'il va avec des femmes. Je lui dis que non, que mes parents font très attention. Il me demande si rien ne peut me faire supposer qu'il ait les mêmes goûts que moi... Celui de 12 ans ne me ressemble pas non plus. Il est sportif, batailleur, joueur, ce que je ne suis pas beaucoup. Il est intelligent, il a du goût, il s'intéresse aux choses que je lui lis, à des histoires diverses, à des contes d'Edgar Poe. Gide me questionne, me demande si je sais ce qu'il pense, ce qu'il sent, ce qu'il sait. Celui de 5 ans est charmant, ma sœur disait de lui, hier, qu'il est déjà dans l'âge bête. Si jeune, il ne pense qu'à se faire remarquer. Gide trouve très curieux d'avoir des frères ; ne comprend pas qu'on ne se pose pas mille questions sur eux, qu'on tâche de comprendre, mais il me dit que je suis encore un peu jeune et que ça viendra.

Mes sœurs aussi sont très intelligentes. Je raconte leurs amours pour leur maîtresse et comment elles sont arrivées à avoir une influence sur elle. Comment elles l'ont aimée d'abord l'une, puis l'autre, puis ensemble, et sans en être jalouses. Gide parle des professeurs, et me dit qu'ils doivent avoir bien du mal à se retenir quand un élève leur plaît. Je lui dis que ça me semble rare (tant on est pour les professeurs un troupeau à bourrer). Il me répond que sans doute les gens qui ont certains goûts ne prennent pas ce métier. Je lui dis que moi justement je vais le prendre. Il me dit : « Comme tu seras malheureux... » puis il se reprend et me dit : « Peut-être pas, après tout. » Il me cite d'ailleurs un professeur en Allemagne qui aime ses élèves et a eu certains ennuis. À une distribution de prix, il a prononcé un discours disant qu'il ne pouvait y avoir de bon enseignement si le professeur n'était pas amoureux de ses élèves — et il me dit qu'en Allemagne il y a en ce moment tout un parti qui incline à cette façon d'enseigner.

Un chat vient s'asseoir à côté de moi. Gide me parle de moi, maintenant. Il me demande ce que je fais, me demande si je ne perds pas mon temps, si je travaille tant que je peux. Je lui dis que je ne m'écrase pas de besogne. Il a l'air de me le reprocher et m'explique à quel point il importe de bien employer les années. À la fin je lui dis que quand même je fais bien quelque chose. « Je lis, j'écris, et je me promène. — Ah ! oui, tu vas à Chartres, à Rouen... — C'est vrai, et aussi je me promène dans Paris. Il ne me semble pas tant gâcher mon temps. Et si je travaillais des heures dans un bureau, qu'est-ce que ça serait ! »

Gide me répond que ce n'est pas la question, et il me dit : « Surtout ne va pas faire un raté ! » Je lui dis que je n'en ai pas envie et que je veux tout faire pour arriver à ma hauteur. Je lui demande ce qu'il pense de mes derniers envois ; il trouve ça bien, mais ne peut pas me dire qu'il y ait du progrès, car, me dit-il, ça vaut plus par la sincérité (en ce cas ça peut être excellent) que par le métier. Je lui dis que j'ai l'impression malgré tout d'avoir quelque chose à dire que je ne connais pas encore. Il me répond qu'il ne me demande pas mieux que je fasse quelque chose d'original. Moi, je lui dis qu'il me semble que je fais tout ce que je peux pour bien faire, et que je ne sais pas comment je ferais mieux. Nous parlons de lectures. Je lui dis que je lis *Les Pléiades*, il trouve ça bien, mais il pense que ce n'est pas tellement essentiel, que s'il voyait ma liste de bouquins il y donnerait pour sûr quelques coups de crayon. Je lui dis que j'ai commencé *Les Mille et Une Nuits*, mais que je suis ennuyé de leur longueur et que je voudrais pourtant les finir. Il me dit de remettre ça à plus tard. Du moment que j'ai vu le genre, ça ne me servirait à rien, ça ne peut rien m'apprendre selon lui. Je lui demande ce qu'il lisait à mon âge : « Beau-

coup d'ouvrages de critique. J'ai toujours beaucoup aimé la critique. Et je ne comprends pas le dédain qu'ont pour elle certains poètes. À ton âge je lisais beaucoup de Sainte-Beuve. » (Je lui dis que justement, la veille, dans mon lit, j'y pensais). *Je lui ai demandé aussi ce qu'il faisait à mon âge. « J'étais tourmenté par le besoin d'écrire un livre. Ce fut André Walter. »*

Il me conseille aussi Balzac, tout Balzac (moi qui réservais ça pour mon service militaire). Selon lui il faudrait prendre Balzac depuis le commencement et m'arranger pour suivre les personnages ; à cette occasion il me parle de Vautrin ; me dit qu'il est fort intelligent. Je dis que dans mon journal, j'ai noté plusieurs pages qui témoignent de l'amour de Vautrin pour Rastignac. Gide me conseille de lire *Illusions perdues* où l'on voit encore davantage Vautrin (*au sujet de Vautrin, Gide me dit qu'on dit qu'il existe une correspondance amoureuse de Balzac avec un jeune homme (Heredia)*, et aussi dans le théâtre de Balzac, une pièce que Porché ne connaît pas, et qui d'ailleurs est mauvaise, mais qui montre Vautrin sous un jour vraiment formidable. Ça s'appelle *Vautrin*). Comme je lui dis que pour ma licence j'ai dû étudier *Le Père Goriot* de près, il me dit : « Je vais te poser des colles. » Je réponds parfaitement. Puis je dis que je viens de relire *Le Lys* qui m'a profondément ému. Gide me dit que lui, en le lisant, il pleurerait. Je réponds moins bien. Mais lui qui n'a pas lu ça depuis longtemps, il sait encore bien des noms et des détails. De même sur *Le Cousin Pons* et sur *Le Curé de Tours* (qu'il trouve étonnant). Je lui dis que j'ai mauvaise mémoire. Il m'attrape ; il trouve que la mémoire est une chose élastique, qu'on n'est pas excusable de ne rien retenir. Mais nous reparlerons dehors de la mémoire, je sens une patte qui me caresse la main. Le chat est devenu un petit chien. Je lui dis un mot de Saint-Simon, Gide avoue l'avoir peu pratiqué, mais lui préfère Retz de Gondy.

Il aime assez *Les Pléiades* mais ne les a jamais lues en entier ; il reconnaît leur influence sur beaucoup. Il n'a jamais lu en entier l'histoire de Port Royal, mais il me parle d'une histoire qui se discute en ce moment, selon laquelle l'ouvrage de Sainte-Beuve ne serait pas si juste que cela. Je lui ai dit que je venais de relire La Bruyère. Je me fais attraper. On ne relit pas comme ça La Bruyère : « Moi, j'ai toujours avec moi La Bruyère, ou La Rochefoucauld, eh ! bien sur chaque phrase il y a matière à penser ; ça ne se lit pas d'un trait. » Je lui dis que je suis bien de son avis, mais que de temps en temps il n'est pas mal aussi de revoir un auteur et de le regarder d'un peu près ; je lui dis que je vais en faire autant pour Pascal. Il me parle d'un article qui vient de paraître (même en deux numéros successifs dans la revue des *Études*, c'est un événement), par je ne

sais quel jésuite : « Sauverons-nous André Gide, ou nous sauverons-nous de lui ? » Il y avait là-dedans, paraît-il, des choses qui ont nécessité de la part de Gide une lettre où, au lieu de se défendre, Gide se plaçait exactement au point de vue du jésuite, lui montrant qu'il était pour beaucoup de choses du même avis (Ne voyez-vous pas que *La Porte étroite* est la critique d'une certaine rigueur protestante, *L'Immoraliste* la critique d'un certain nietzschéisme, *Isabelle* la critique d'un romantisme outré ?). Mais que ce n'est pas une raison d'envoyer en enfer *Corydon* et *Si le grain ne meurt*. Le jésuite d'ailleurs dans son article mettait *La Symphonie pastorale* au-dessus même de *La Princesse de Clèves*.

Le jésuite a répondu une lettre très aimable, pleine de casuistique indulgente, avec certaine phrase disant qu'on avait bien le droit de brutaliser un peu les faits. Il finissait d'ailleurs par les humbles salutations de votre très humble serviteur. Gide a dû lui répondre, très agacé cette fois, surtout à cause de l'idée horrible qu'il fût permis de changer la moindre chose à un fait. Et comme le jésuite offrait à Gide de publier sa lettre, Gide le remercia de cette offre d'une probité peu laïque !

Nous sortons. Nous allons au cinéma retenir nos places. Mais comme il n'est que 8 h nous nous promenons une dernière heure. Je dis à Gide que, quand j'étais petit, j'étais un phénomène de mémoire, mais que n'apprenant jamais mes leçons ma mémoire s'est rouillée, et je lui dis que ce serait vraiment un grand effort de me remettre à cultiver ma mémoire. « Mais, me dit Gide, il n'y a que les efforts qui apportent un succès. » Je lui dis que dernièrement j'ai essayé d'apprendre quelques vers de Mallarmé et quelques vers de Baudelaire, mais avec un mal incroyable. *Il me raconta, quelques mois plus tard, qu'il fut extrêmement scandalisé que je ne susse rien de Baudelaire par cœur*. Je récite trois vers de « Brise marine », mais j'ai perdu le reste. Gide me conseille d'apprendre beaucoup de vers, du Racine, du Virgile. Il veut me faire dire quelques vers de « *Mœsta et errabunda* », mais rien ne me revient. Alors dans ce soir humide, sur le pont, il me dit d'une voix merveilleuse les vers de Mallarmé que je ne savais plus. Et le dernier vers, je crois, je l'aurai toujours dans la tête avec le son qu'y donnait Gide, et il me semble que si on me demandait de le redire, ce serait avec le même accent.

Je demande à Gide s'il connaît Jean Desbordes. Non, mais il le sait le type de Cocteau. Je lui dis le trouver très bien, mais craindre que Cocteau ne le perde. Alors Gide me dit qu'il paraît que si Cocteau s'est donné à fond, Desbordes se contente de faire marcher Cocteau. (Tant mieux.)

Gide, pendant que nous marchons, me dit qu'il a eu en main le journal d'un berger de 14 ans, très intelligent, qui lisait beaucoup et écrivait très bien (style, pas écriture, au contraire ; il doit en ce moment faire « taper »

ce journal pour le donner à l'éditeur). À partir de 14 ans ce garçon raconte sa vie. On voit comment il arrive à aimer ses brebis et ses vaches. Il paraît que c'est tout à fait épatant, mais d'une telle indécence que ce ne sera tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires. (Ce garçon est mort au service d'une façon lamentable, paraît-il.) Gide maintenant au sujet de mon travail est beaucoup moins sévère. Je crois que ce n'était qu'une expérience, cette sévérité ; ou bien alors il avait peut-être eu des doutes sur moi, qui maintenant s'étaient calmés. Je lui expose calmement ce que je fais. Et il approuve. Je lui raconte que la veille je me trouvais sur la plate-forme d'un autobus et que j'étais absolument transpercé par des tas de types qui m'avaient fait trembler, et m'avaient bouleversé, qu'il me semblait être anéanti sous un flot de beauté, mais que tout d'un coup j'avais eu comme une lumière. Ma vie devait être de secouer ce poids douloureux et d'exprimer la beauté des garçons, de la crier. Gide m'approuve et me souhaite bien d'y réussir. C'est une chose qu'on commence à oser faire, il me souhaite le courage ! Mais il me dit qu'il n'y a qu'à regarder de près, souvent, à qui s'adressent certains vers d'amour, et que sous des dehors féminins, ou des fois sous aucun sexe précisé, c'est souvent des hommes qui les ont inspirés. Il me dit ce que déjà je lui avais dit dans le train : « Quel dommage que ce soit à la mode ! » Puis il me dit que ce qui fait tant crier les gens, les critiques idiots, c'est de voir l'importance de l'œuvre de Proust, de Gide, qui expriment des choses auparavant défendues, et de voir qu'il faut dès à présent compter avec eux et que c'est eux qui importeront dans l'histoire. Mais il me dit de ne pas faire attention. Les cris du vulgaire, les préjugés, c'est connu, et dans bien d'autres sujets. Il me dit de regarder seulement la qualité des gens que ça touche (les garçons). Plein les rues de Rouen, en effet, nous en voyons ; ils ont l'air presque très avertis, ont même l'air habitués à faire ça, beaucoup vous regardent en y pensant, certains, presque, vous proposent. Presque tous sont beaux, très beaux, quelques-uns admirables, et déjà vers 12 ou 13 ans ils sont très beaux. Il y a comme une beauté du pays qui se retrouve dans tous. De beaux yeux francs et un air de jeunesse et de santé et quelque chose de sensuel et de fin. Ils sont vraiment admirables, et vraiment pleins d'un charme qu'il faut appeler rouennex-quis ! Gide et moi nous sommes en admiration, et sans cesse nous nous montrons un type ou un autre que nous croisons ou découvrons. Gide regarde, pas d'une manière impure, mais tout de même en véritable pédéraste, bien en face, tout en admirant et prêt à sourire. Nous arrivons au cinéma. Nous sommes assis au bord du promenoir ; au-dessus de nos têtes il y a plusieurs garçons, un surtout qui d'abord nous a regardés bien en face et qui est beau, un peu maigre, brun, beaux yeux noirs. Je dis à

Gide qu'il me plaît assez, et Gide approuve. Et il me dit, avec quelle bonté : « Veux-tu voir s'il y a quelque chose à faire ? » Je le remercie bien, mais lui avoue que je serais incapable. On commence par des actualités très curieuses. Puis des scènes de Bonaparte et Joséphine. Bonaparte est un peu nabot, mais l'histoire est bien évoquée, les textes sont empruntés à des paroles historiques ou à des historiens et chaque scène le plus souvent illustre une parole de Napoléon. (Scènes très curieuses du bal des Victimes, et du mariage civil de Napoléon.) Le jeune garçon qui joue le rôle de Louis Bonaparte est de toute beauté, et fait notre commune admiration. À l'entracte nous sortons. Le promenoir était très curieux, plein de types pas ordinaires. Dehors à deux pas du cinéma devant une poissonnerie nous voyons encore un enfant qui est une beauté (je l'ai revu le lendemain, un peu moins beau). Je ne sais pas ce qu'il faisait si tard devant cette boutique où il devait être employé. Je dis à Gide : « Il devrait être couché ! » Nous nous promenons un peu, et je raconte à Gide que j'en ai marre de Max Jacob. Gide dit alors : « Alors, bientôt, tu vas en dire autant de moi. » Je l'assure que non, et je lui explique ce que Max a d'indiscret, de ridicule, de débordant, à quel point il manque de goût, quelle bande de crétins redoutables l'entoure. Je raconte à Gide comment Max a manqué me tuer. Il trouve cela très curieux, et me demande pas mal de précisions qui l'intéressent. Je dis que ce fut un peu de ma faute, si Max a voulu me tuer, j'avais fait beaucoup pour l'exciter, lui passant la main sur la tête. Gide me dit : « Oh ! oui, tu es très démoniaque. » Je réponds : « Je le suis, mais par plaisir, puisque je m'en rends compte. »

Nous retournons au cinéma, mais nous laissons le film se finir sans nous. Nous revenons à l'hôtel en nous donnant la main. Gide me dit, comme souvent, qu'il a très peur pour moi. Je lui dis que de lui, à mon âge, on pouvait aussi avoir peur. Enfin, il se demande ce que je vais devenir. À mon âge, comme il me l'avait dit les premières fois que je l'ai vu, il était beaucoup moins que moi averti de toutes les passions.

À l'hôtel je lui montre un portrait par Max Jacob. Il pousse des cris d'horreur, trouve que ça ne ressemble à rien, pas même à moi. Il me demande pourquoi Max Jacob s'obstine à dessiner. Je lui dis que s'il avait aimé ce dessin, je le lui eusse donné, mais que j'avais bien peur qu'il ne l'aimât pas. Alors je lui demande ce qui lui plaît encore, je voudrais lui donner quelque chose qui lui fasse plaisir. Il en est très ému et me dit : « Mon petit, qu'est-ce que tu peux me donner de meilleur qu'un gros baiser ? »

Il me demande si j'ai ce qu'il faut comme outils de toilette, car lui il n'a rien emporté, ayant tout à Cuverville. Il sort sur la table plusieurs lettres parmi lesquelles j'en reconnais une de moi, et un carnet sur lequel

il écrit des tas de choses (des phrases de livres, des notes, des idées). À propos de mes lettres, il m'avait dit sur le pont que souvent c'étaient mes morceaux de journal qui le plus l'intéressaient, mais qu'il craignait qu'il fût mauvais pour moi de toujours ainsi me citer et me copier. J'ai dû lui dire à quel point je tenais peu à tout ça, et comme j'étais loin d'être content de moi. Il m'a surtout bien conseillé de ne pas déchirer mon journal, car dans vingt ans il aura pour moi Dieu sait quel passionnant intérêt.

Je passe une bonne nuit ; moins troublé qu'il convient puisque j'ai changé de lit et que j'ai vu du nouveau. Pourtant je suis un peu long à m'endormir, et je me réveille deux ou trois fois avec des rêves bizarres (mais les deux ou trois nuits d'avant, j'avais eu encore un sommeil plus troublé, rien qu'en pensant à ce voyage.)

À 8 h 30 je me réveille et la première chose que vient me dire Gide est charmante : « Je ne t'ai pas dit que j'ai trouvé prodigieux, dans ta dernière lettre, le récit de ta confession ; vraiment c'est une chose prodigieuse. — Je dois prendre le train à 11 h pour Cuverville. Je t'expliquerai un peu Rouen avant et tu visiteras après, seul, à ton idée. Viens vite me retrouver devant un bon bol de café au lait chaud. » Gide sort en partant les livres qui sont dans ma valise : le Nouveau Testament (je lui avais dit la veille que je laissais la Bible pour le moment, mais que je voulais un peu me rendre compte de la parole et de la pensée de saint Paul ; ce que Gide approuve), Pascal, *Les Pléiades*, *Typhon*. Gide me conseille de lire *Typhon* en deux heures, pas plus ; il me dit que cette édition est pleine de fautes. Je le sais, nous l'avons corrigée ensemble à Auteuil, un jeudi soir, il y a un mois et dix jours. Mais je lui dis que ce n'est rien en comparaison de l'édition d'*Isabelle* 1921. Mauvais papier, caractères trop fins, et plusieurs phrases entières très incorrectes ou même absurdes par faute du typo. Il me dit que j'aurais bien dû lui signaler ces fautes, car il n'a pas revu cette édition.

Après le petit déjeuner, comme il reste encore du temps, nous faisons une nouvelle promenade dans la ville. Nous repassons devant la cathédrale ; je reconnais le sujet de tant de tableaux de Monet. Gide me dit que sans doute il ne l'a pas fait par hasard. Puis nous allons sur cette place où il y a quelque chose de drôle à voir, c'est, sous le manteau d'une grande dame protectrice, deux enfants nus qui s'embrassent. Nous passons devant la chambre des prudhommes, qui est un hôtel du 17^e siècle. Nous allons à Saint-Maclou. Très beau style ; dans l'église, comme c'est jeudi, il y a la messe des enfants et nous voyons le prêtre qui fait le catéchisme dans la chaire. Il demande aux enfants : « Qu'est-ce qu'une fête d'obligation ? » J'explique à Gide comment il se fait qu'il y en ait quatre, et comment les autres fêtes tombent toujours un dimanche. Nous nous

mettons à parler de morale, et encore et toujours, car Rouen en est plein, nous rencontrons des gosses et des garçons plus grands, qui sont beaux de jeunesse et de beauté et qui vous regardent en comprenant et qui n'en sont que plus beaux. Gide me dit qu'il ne me comprend pas. Comment puis-je refuser l'amour des jeunes et de ceux de mon âge quand je pense accepter l'affection d'un vieux monsieur ? Je lui avais raconté un peu avant qu'à Pâques je serais peut-être allé en Tunisie si j'avais eu de l'argent, mais comme je n'avais pas de métier, sans doute je ne pourrai point y aller. Je lui raconte que par là-bas j'ai de la famille. Gide me dit qu'en Tunisie, je serai malade à voir tant de beaux types. Je lui dis que j'ai là-bas des cousins. Je lui parle surtout de celui qui a 12 ans et qui est venu me voir dans mon lit un jour où j'avais couché chez lui à cause de la pluie, venu le soir et le matin simplement pour que je le caresse et l'embrasse. Gide me demande s'il n'y a rien eu d'autre entre nous. Je lui dis que non. Il me le reproche. Il me dit qu'il est mal de n'avoir pas donné plus de plaisir à un enfant qui me demandait ma caresse. J'ai du mal à lui dire que je pense que mon cousin était innocent. Gide me dit que le fait qu'un enfant vienne ainsi vous trouver est, pour lui, une chose particulièrement émouvante, et je suis bien de son avis. Et puis il lui prend envie de connaître mon cousin, il veut partir en Tunisie, et il veut qu'aussi j'y vienne pour le présenter à ce cousin, car les petits Tunisiens sont infiniment voluptueux. (Gide connaît très bien Hammam-Lig.)

Comme il m'avait parlé « vieux monsieur », je lui dis que, lui, il est une exception et que quelqu'un de 30 ans ou même de plus de 20 ans, je ne saurais le supporter. Il me dit en être flatté et à la fois inquiet. Je lui dis que ceux que j'aime, dès qu'ils ont l'air de consentir ou de penser à consentir, aussitôt ils me dégoûtent. Mais Gide me comprend encore moins ; il me dit : « Il y en a qui trouvent leur bonheur, ou du moins un certain bien-être, dans l'insatisfaction, dans la macération. Que veux-tu que je te dise ? Je t'assure bien que ce n'est pas mon cas. » Il me dit alors que c'est malheureux que toute la joie soit pour les débauchés et les salauds, alors que les braves types comme moi soient privés de bonheur. Et il trouve que justement le pire c'est que cette privation n'empêche pas de faire mieux, de donner une mesure, d'avancer (à propos de progrès, j'ai cherché à savoir de Gide si dans mes derniers envois il y avait des progrès — impossible de le lui faire dire — comme il a l'air de penser que l'intérêt part plus de la sincérité que de l'habileté... il ne m'a d'ailleurs pas caché qu'il trouve mes essais encore informes).

Je lui parle de mon ami — avec quelle ferveur, comme toujours — et Gide me dit encore des choses terribles : « Si lui aussi il était troublé, et qu'alors plus tard vous vous disiez l'un l'autre : "Comment, toi aussi tu

voulais ça ! Et dire que nous avons vécu toute notre vie sans oser !" Ah ! quel regret, quels déchirants regrets. » Et c'est vrai, j'y pense bien souvent. Jouhandeau un jour m'a dit qu'on apprenait parfois, très tard, que ceux qui vous avaient le plus troublé, eux, ils étaient encore plus troublés devant nous que nous-mêmes, mais qu'ils étaient de ceux qui ne montrent pas.

Nous passons à l'hôtel prendre les bagages que l'on fait porter à la gare. Puis nous allons visiter le musée. Quand nous arrivons, le Conservateur nous salue (peut-être, s'il est malin, a-t-il reconnu Gide ?). Dans la grande salle il y a pas mal de Géricault, très beaux d'ailleurs. Géricault était de Rouen il me semble. Je revois là le portrait de Géricault par Delacroix qui m'avait tant ému en juillet à l'exposition romantique chez Hugo. Et devant ce visage je dis à Gide que Géricault avait bien l'air de ça. C'est en effet l'idée de Gide, et d'ailleurs il me dit que ce peintre devait être fort sensible à la beauté masculine, car dans son œuvre il n'y a presque point de femmes ; et moi je sais de Géricault une tête de garçon avec un grand col blanc, la tête est renversée ; c'est une étude pour *Le Radeau de la Méduse*. Il y a dans la même salle le portrait de la Belle Zélie, par Ingres (très admirable toile !) et puis une grande machine de Delacroix, *Justice de Trajan*.. « Comme c'est tendre, comme c'est tendre ! » me dit Gide. Et moi je lui réponds : « On comprend que Ingres n'aimait pas ça. » Il y a aussi une *Vierge entourée d'anges* par Gérard David. Puis nous passons dans une galerie moderne réservée aux toiles de Jacques-Émile Blanche qui en a donné un grand nombre à ce musée. Il excelle surtout dans le portrait. Il y a Claudel, Cocteau, Stravinsky, son père, sa mère et... il y a Gide en noir avec un chapeau noir sur les yeux, tenant un livre noir — très bon : et encore Gide en 1900 avec ses amis dans un café turc à l'Exposition. Je ne reconnais pas Gide car il porte barbe et moustaches. Il y a un portrait de Max Jacob excellent, aussi vivant que Max. Il y a Jaloux, Montherlant, Radiguet, Morand, Pourtalès, Maurois, etc. Encore Cocteau sur un champ de courses, et le Groupe des Six : Cocteau, Auric, Poulenc, etc.

Gide a été très content de revoir son portrait, et en effet il est très bon. Nous sortons du musée et nous nous acheminons lentement vers la gare. Toujours des types merveilleux et charmants. Gide, je crois maintenant, connaît le genre qui m'attire. Tout à l'heure, avant d'aller au musée, il y en avait un charmant qui s'arrête devant une boutique et qui nous a vus ; puis, quand nous étions sur son trottoir, nous regardait du coin de l'œil, et quand nous avons eu traversé, nous regardait bien en face et d'une manière comique, gentille !

J'ai dit à Gide que je vais maintenant à des cours à Sainte-Anne. Il

approuve ça et comprend que ce doit être passionnant. Je lui dis y avoir retrouvé mon ami intellectuel, celui qui ne veut plus de moi, parce qu'il me trouve démoniaque. Gide n'approuve pas cette timidité, et il me dit : « En voilà un qui va faire un Massis. » Car selon Gide, Massis et tous ceux de sa bande sont évidemment des timorés, mais qui sentent en eux pas mal d'attirances vers le démon pour ainsi s'éloigner de lui avec tant de fracas ! Nous parlons évidemment de Maurice Sachs. Gide ne le connaît pas, mais dit qu'il doit être bien charmant puisque tant de personnes l'adorent. Je dis qu'il a voulu se faire prêtre, que ça le rend assez sympathique. Selon Gide, pas du tout ; on lui a interdit le séminaire et la soutane, il a fait un tas de scandales, il se promenait nu sous sa soutane et il la prêtait à tout le monde. Gide ne comprend pas — et il s'en indigne — le mélange des incompatibles et selon lui les choses pieuses sont trop respectables pour qu'on ait le droit d'ainsi les mélanger et les salir. (Je lui dis que je pensais que Sachs était entre au séminaire comme moi chez les Trappistes.) Il me dit aussi que ce mélange, chez Max Jacob, lui répugne infiniment, et qu'il ne comprend pas que Maritain, qui est un homme intelligent et intègre, se laisse prendre à tous ces types.

Je raconte ensuite que j'ai entendu une conférence de Mme Rivière sur Jacques Rivière. Gide m'explique à quel point c'est du chantage (*bluff* ?) ; à quel point Mme Rivière n'a pas compris son mari. Rivière avait été très chrétien pendant la guerre (aussi sincèrement d'ailleurs que Gide quand il écrivit en 1917 *Numquid et tu* ?), mais depuis il avait bien changé. D'ailleurs il ne pouvait plus entendre parler de Claudel, et il a fait cet aveu à Jean Schlumberger qui l'a redit à Gide : « Je ne pense plus qu'à deux choses, à bien mentir, et à bien baiser. » (La veille j'avais dit à Gide que le genre de beauté qui me plaisait était celui de Rivière.) Mme Rivière, paraît-il, n'aurait jamais rien su de ce que son mari lui cachait. Il aurait trouvé, paraît-il, certaine femme qui lui aurait enseigné la volupté. Et selon Gide, Rivière fut repris à la foi par la sensualité très forte chez lui. Ce qui n'empêche pas, me dit-il, que Rivière fut exquis, mais il avait changé à la fin de sa vie, lui si timide et discret, il mettait son chapeau sur l'oreille, s'asseyait sur une fesse au coin de tables et sifflotait. Et puis il ne fut jamais un chrétien si exemplaire. Il n'attacha jamais aucune importance à la morale. Et pour lui le Christ n'existait pas. À la suite de Claudel, un dieu métaphysique lui suffisait. Jamais il n'eut de morale. Selon Gide nul homme jamais ne mena vie plus dissolue et plus salope. (Il y a des choses qui vous démontent ; comment concilier la pureté du visage et de tout ce qu'a écrit Rivière, cette ferveur, cette sincérité passionnée, avec la crapule et la débauche ?) De même, dès qu'on approche d'un Max Jacob, quelles contradictions ! Et quand on a vu cent personnes autour de

lui crier au chef-d'œuvre devant ses dessins, et qu'on entend Gide les trouver exécrables ! que c'est étrange !

J'ai dit à Gide que j'ai envoyé pour Noël à mon ami *Le Grand Meaulnes*. Gide pense que je ne pouvais mieux choisir. Avant son mariage, Alain-Fournier vint avec Rivière à Cuverville. Gide le trouva fier, sûr de lui, avec toujours la peur qu'on lui marchât sur les pieds. (Gide me citait un mot de Copeau disant qu'au fond Rivière était quand même le meilleur élève de Gide ! par ce besoin de sincérité, de probité intellectuelle, de ne jamais brutaliser les faits.) Quant à Mme Rivière, il paraît qu'elle ressemble assez à son frère, comme fiercé. Un moment elle était à Cuverville, traduisant *The Victory* de Conrad. Gide parlait l'anglais moins bien qu'elle, mais quand elle lui montrait sa traduction, il lui disait les mots qui ne lui semblaient pas justes. Mme Rivière passait 3/4 d'heure à défendre un mot et à prouver qu'elle avait raison !

Gide, le soir en arrivant devant la cathédrale, m'avait dit : « Je me demande si je ne la préfère pas à la cathédrale de Chartres. Je la trouve encore plus étonnante. » Dans le train, il m'avait dit : « Tu vas visiter toutes les cathédrales ! » La veille aussi, sur le pont, je lui avais dit que par rapport aux autres, je travaille bien — il me dit qu'il ne faut jamais me comparer aux autres. Et moi je lui dis : « Oui, c'est aux autres à nous comparer aux autres. » Et pour me défendre, je lui répète souvent qu'il me semble ne pas pouvoir faire mieux, et le mieux possible me servir de mon temps. À la fin, il me croit !

Le matin, je parle aussi de Naples, où ils sont si beaux ! Gide pense qu'ils sont plus beaux encore qu'en Tunisie. Je lui raconte qu'à Naples ils ne pensent qu'à ça et que pendant trois semaines ils m'ont empêché de dormir. Gide a beaucoup de pitié des insomnies que me donne la passion. Hier soir, il me dit qu'il a souffert beaucoup que j'allasse me coucher sur ma faim, jamais satisfait.

En allant vers la gare, je lui cite cette parole de Jouhandeau : « Des gens s'étonnent qu'on soit pédéraste. Est-il un sexe de la beauté ? » Gide approuve, mais il me dit : « N'empêche que tu ne souhaiterais pas coucher avec la Vénus de Milo. » Il m'explique à quel point le désir peut fausser le jugement esthétique. « Tu trouves un garçon beau parce que tu le désires. Mais c'est un moyen dangereux de dire : c'est beau parce que je le désire ; ou bien : il n'est pas beau car je ne le désire pas ! (et encore : puisque je le désire, c'est beau). » Il a encore l'occasion de me dire que la pédérastie est incurable. Il me raconte qu'avant de se marier, il est allé trouver un médecin qu'on disait spécialiste de cette question. Il lui expliqua l'horreur des filles qu'il avait et ce qu'il avait fait avec des gar-

çons — mais qu'aussi il aimait une femme (et d'un très grand amour). Alors le médecin lui dit : « Cette horreur des filles vient de votre grand amour. Mariez-vous et après vous verrez que jusqu'à maintenant vous n'avez mangé que des cornichons ! » Mais évidemment il n'a pas guéri, et ce qu'il regrette c'est d'avoir sacrifié un autre être. Je lui dis que je fais si peu attention aux femmes que je ne peux pas les reconnaître. Il comprend ça, et me cite une parole d'un type : « Pour moi, elles n'existent pas ! » Mais je lui dis que ça viendra peut-être le moment où elles m'intéresseront, que si je veux faire un roman, il me faudra bien les avoir regardées. Il me répond que ça ne changera pas, et que si je fais des femmes dans mes romans, ça ne vaudra rien ; ou bien alors il me faudra transposer les sexes. Il me prévient que si je veux faire quelque chose de bien, il faut que je vive ce que je sens, autrement il n'y aura rien. Alors il me dit : « Qu'est-ce qu'un Souday pourrait te conseiller ? puisqu'ils ne veulent pas de ça, eux, et que ton talent, si tu en as, ce sera ça ! Ah ! oui, ce qu'ils ne me pardonnent pas, à moi, ce n'est pas d'être pédéraste, c'est d'oser l'être. Et puis il y a Proust à qui je ne saurai pas pardonner d'avoir eu peur, d'avoir transposé les sexes, d'avoir trahi les faits, d'avoir montré l'inversion sous un jour vicieux ou grotesque. » Je lui dis que peut-être pour commencer, il fallait ça... (et Gide me raconte qu'à Marseille, un jour, il voulait offrir *Les Faux-Monnayeurs* à Bréal ; il le redemanda à une gare, on ne l'avait pas. Mais il avisa dans un coin de gros bouquins de la NRF, et demanda : « Qu'est-ce que c'est que ça ? — Ça, c'est *Albert qui a disparu* ! »

Je lui ai dit aussi qu'Adrienne Monnier m'avait conseillé d'écrire à Claudel, parce que Claudel lui demanda plusieurs fois si elle connaissait des jeunes catholiques intéressants. Gide commence à s'étonner, puis après il y consent (mais je lui dis préférer voir Claudel que lui écrire si loin). Il me dit : « Je te préviens d'avance : Claudel a horreur de ça. Dès qu'on en parle, il touche son chapelet. Son horreur dépasse tout. » Et Gide me raconte que quand même Claudel a toujours été très bon pour lui, qu'il lui a écrit souvent. Et qu'après *Les Caves du Vatican*, il a reçu une longue lettre de Claudel, lui posant les grandes questions sur les grands sujets. Et que Gide lui a répondu avec toute sa sincérité, lui disant tout et lui montrant son âme. Claudel lui répondit que de voir Gide ainsi lui disant tout faisait qu'il l'estimait bien davantage. « Les conseils que te donnerait Claudel, sais-tu, seraient les mêmes que ceux des prêtres. Mais il serait bon quand même que tu ailles trouver Claudel, rien que pour lui montrer que les choses sont *plus compliquées que cela*.

Gide achète à la gare *Candide* et *Le Temps*. Puis il passe sur le quai, direction Le Havre. Il s'installe dans un compartiment où il y a une reli-

gieuse admirable et un enfant (charmant). La religieuse a eu un mouvement quand Gide est entré (je le lui dis, et j'ajoute : si c'est une sainte, elle a senti le diable...). Gide descend sur le quai et reste avec moi, quoique regardant pas mal d'enfants qui passent. Je lui dis que samedi je vais à la *Messe en ré*. Il me conseille d'entendre beaucoup de musique (dans sa valise, il emportait de la musique, et je lui avais dit : « Vous êtes très fort en musique ? — Oui, je travaille encore, mais j'ai des rhumatismes. »). Devant un gosse, très type normand, qui mange des brioches, il est ravi. Ce gosse est la sensualité même. Gide me dit qu'il a besoin de santé et de jeunesse chez les enfants, et qu'il lui en faut beaucoup. Moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il croie que je n'aime pas le même genre de type que lui. Il me les faut un peu grands, et surtout à la fois purs et troublés. (Nous en avons vu un dans la gare, d'ailleurs très beau, et sur lequel nous nous sommes tous les deux entendus.) Gide me dit qu'il arrivera à midi et que, de la gare à chez lui, il n'y a qu'une demi-heure. Il est paternel, il m'embrasse, très gentil et très bon, comme dans tout le voyage, il l'est jusqu'à la fin. Je lui dis qu'en rentrant à Paris, je vais être en vacances. Ça lui fait plaisir, et il me dit : « Surtout ne perds pas ton temps. »

Je lui ai reparlé du cadeau que je voudrais lui faire ; il aime mieux attendre d'avoir besoin de quelque chose pour me le demander, car il faudra que ça lui fasse plaisir, mais dès maintenant il est très touché et il me dit merci.

* * *

(Gide m'a dit encore, au restaurant, que nous avons beau nous ressembler, nous avons quand même des différences. Je ne me souviens pas de celles qu'il a dites, mais nous les savons l'un et l'autre !)

[...] Je demande à Gide s'il ne trouve pas que les pompiers de Paris sont beaux et qu'ils ont l'air de ça. Il me répond qu'en effet leur costume est tout à fait seyant, et qu'aussi on prétend de ces choses sur eux. Je lui dis que ce qu'on a trouvé seul et qui d'autre part se dit, est vrai en général... Il me répond qu'il n'a jamais pratiqué les pompiers.

Au restaurant, Gide découpe dans *La Dépêche* un fait divers : un type a absorbé de la dynamite... Quelques minutes après, il éclate en morceaux.

Radiguet, selon lui, se prêta plus à Cocteau qu'il ne s'y donna, comme Jean Desbordes. Quant à Max, Gide le vit un soir parmi des jeunes gens (Radiguet y était) et il fut extrêmement pudibond.

Gide, au cinéma, se passionne pour le promenoir. Il porte sur lui des pastilles de réglisse. Avec moi, il prit pas mal de cigarettes ; mais il n'en tire jamais que quelques bouffées.

Il me disait aussi : « Tu me demandes toujours de formuler des jugements, et moi je ne juge pas. Je sais à peine ce qui est bien et ce qui est mal. — Mais pourquoi vous-même avez-vous fait des découvertes, avez-vous traduit des étrangers ? Et pourquoi avez-vous fait de la critique ? — Ah ! oui ; aussi, je n'en fais plus ! »

Je demande aussi à Gide s'il connaît les côtés de la Bastille où les hommes dansent ensemble, et les femmes ensemble. Il n'y est jamais allé. « Tous ces temps-ci, me dit-il, il y a eu tant de rafles ! » Mais il pense bien comme moi que les « sales gens » sont les plus intéressants, et que dans les bals élégants on s'ennuie !